

## L'islam politique 2.0

Depuis les révolutions, les partis islamistes prêtent une attention croissante au web 2.0. Le danger est qu'ils décident de l'utiliser comme outil de propagande, plus que de dialogue.

Enrico de Angelis

**D**epuis qu'a commencé ce qu'on a appelé le *Printemps arabe*, la relation qu'entretiennent les mouvements islamistes au web 2.0 a été pour ainsi dire ignorée. La couverture médiatique des révoltes arabes qui soulignait le pouvoir présumé libérateur des nouveaux médias s'est focalisée sur des acteurs plus « télégéniques » : les jeunes activistes au *look* occidental qui, bon gré mal gré, sont devenus les symboles du réveil arabe.

Il est vrai qu'à la suite de la victoire de Ennahdha en Tunisie et des Frères musulmans en Égypte, le focus s'est largement recentré sur les acteurs de la matrice islamiste. Pourtant, il est rarement question de la relation que ceux-ci entretiennent avec les nouvelles technologies, lesquelles sont communément associées avec des protagonistes en apparence fort éloignés de l'islam politique.

Cette lacune est d'autant plus frappante qu'elle englobe non seulement les mouvements islamistes plus structurés, tels que les Frères musulmans et Ennahdha, mais aussi tous les jeunes courants qui eux, sont parfaitement à l'aise avec les nouvelles technologies digitales et entretiennent des valeurs proches de l'islam politique, sans pour autant militer au sein des mouvements traditionnels.

Et pourtant, les cercles politiques de type islamistes ont été parmi les premiers dans le monde arabe à utiliser les nouveaux médias, ouvrant dès le milieu des années quatre-vingt-dix des forums et des sites tels que IslamOnline qui offrait aux utilisateurs un espace d'interaction et de discussion. Le phénomène des blogueurs a lui aussi contaminé la sphère islamiste, au sein de laquelle s'est développée l'une des communautés les plus actives en Égypte, à partir de la création par Abd al Moneim Mahmoud du blog Ana Ikhwan (Je suis les Frères musulmans) en 2006.

Du reste, les Frères musulmans avaient déjà utilisé le web en 2005 pour promouvoir leurs propres candidats « indépendants » pendant les élections. La même année, la création du site anglophone Ikhwanweb offrait un pendant au site arabophone déjà existant

Ikhwanonline. Par la suite, l'organisation des Frères a développé sa présence sur le Net de façon croissante, créant ses propres versions des différentes plateformes du web 2.0 : Ikhwanbook, Ikhwanwiki, IkhwanTube, et ainsi de suite. Créé en 2010 à l'occasion des élections présidentielles, le site de surveillance Shahid 2010 invitait les internautes à rapporter les fraudes électorales.

### Orientalisme à la sauce 2.0

**E**t pourtant, comme nous l'avons dit, les révoltes arabes semblent avoir eu pour effet d'effacer des mémoires cette relation entre islamistes et nouveaux médias. Dès qu'on parle de ces derniers, ce sont d'autres protagonistes qui émergent : en particulier, ces jeunes issus de la classe moyenne qui ont bénéficié d'une bonne éducation, se réclament des valeurs libérales ou de gauches, et surtout, appartiennent à un monde sécularisé. La plupart d'entre eux maîtrisent l'anglais ou le français, et privilégient ces langues pour s'exprimer sur les plateformes digitales.

Ce n'est pas un hasard si Ethan Zuckerman les appelait des « bridge-bloggers », soulignant leur capacité à faire dialoguer le monde arabe et l'Occident. Ce qui explique pourquoi, dès le début du *Printemps arabe*, les journalistes occidentaux ont naturellement eu tendance à interpréter les événements à travers leur regard. Une tendance qui trahit, en partie, la difficulté de saisir la complexité des processus en cours, et donc le recours à certains stéréotypes de type orientaliste. Les piliers de la révolution seraient donc ces jeunes dont le *look*, les idées et la consommation culturelle sont presque identiques à ceux de leurs alter ego occidentaux. Et ceci, grâce à leur utilisation des nouveaux médias, une technologie importée d'Occident. Comme l'écrivait récemment Burris dans un article paru sur *Jadaliyya*, il semblerait que l'imaginaire occidental, et arabe par contagion, aient produit une sorte de « Lawrence d'A-rabie » qui, au lieu d'apparaître à dos de

chameau et coiffé d'un keffieh, arrive avec une liste de « Facebook friend requests ».

### Les islamistes aussi font partie de la 'politique des réseaux'

**P**ourtant, en se focalisant uniquement sur certains acteurs et non sur d'autres, on risque de passer à côté des facettes infinies qui caractérisent l'utilisation du web et des réseaux sociaux dans le monde arabe : ce qui peut poser problèmes pour comprendre certaines dynamiques politiques, actuellement en plein développement.

Certes, en observant seulement la manière dont les Frères musulmans et Ennahdha abordent le web 2.0, on pourrait être amené à penser que les islamistes accusent un certain retard sur le sujet. Ces organisations tendent en effet à utiliser les nouveaux médias de la même manière que les anciens, à savoir comme des outils de propagande qui transmettent à la base (les citoyens) les messages venus du sommet (les leaders). Mais cette limite ne s'explique pas par la nature « islamiste » de ces structures : si elles n'ont pas développé leur savoir-faire dans les nouveaux médias, c'est avant tout parce qu'elles disposent au sein de leur société d'autres moyens d'influence et de mobilisation très efficaces.

Autre facteur, le fait que les réseaux sociaux introduisent de nouvelles dynamiques qui favorisent certaines formes de l'agir politique au détriment d'autres : relations horizontales plutôt que verticales, participation active des citoyens, implication de cercles élargis à l'intérieur des processus de décision. Ce n'est donc pas un hasard si des organisations structurées et hiérarchisées comme les Frères musulmans et Ennahdha éprouvent des difficultés à se positionner par rapport à ces nouvelles dynamiques, quand elles ne se sentent pas menacées par elles. Signe de cette incompatibilité au moins partielle, de nombreux blogueurs apparus au sein des Frères musulmans ont décidé de quitter l'organisation, avant ou après la révolution de janvier, et parfois en ont été tout simplement chassés.

Les islamistes ne sont pas les seuls à être en butte à ces difficultés ; elles concernent toutes les organisations structurées et les partis en général, et pas seulement dans le monde arabe. Les nouveaux médias ont changé les règles du jeu, pour tout le monde. En particulier, ils ont favorisé l'émergence de réseaux de liens faibles basés sur une nouvelle synergie entre le web et la rue. Ces réseaux ne se reconnaissent plus dans les partis politiques traditionnels et unissent des bords politiques et religieux différents : mouvements de gauche, courants libéraux, jeunes venus de milieux islamistes, dont certains sont d'anciens militants dans la lignée des Frères musulmans. Ce sont eux, et non les Frères, qu'il faut observer pour identifier les utilisations du web

2.0 les plus innovantes. Ces jeunes dont il s'agit ici, bien que venus de milieux islamistes, sont parvenus à surmonter leur désaccord avec d'autres positions idéologiques via une interaction politique post-idéologique, et une vision nouvelle de l'action politique. Comme me le confiait une activiste membre du groupe « Nous sommes tous Khaled Said » et qui a participé à la campagne d'Abou el Foutouh, le concept même d'islamiste constitue un sujet de débat entre eux, et ils ne se définissent pas toujours comme tels.

Naturellement, le courant des net-activistes d'inspiration islamique compte aussi ses figures plus médiatisées. Ainsi, Moustapha el Naggar qui, après avoir quitté les Frères musulmans en 2005, a rejoint en 2008 l'Association Nationale pour le Changement de Mohammed el Baradei, puis a fondé un nouveau parti, Al Adl, tout en se présentant comme candidat libre aux élections de 2012. Ou bien Islam Lotfy, blogueur expulsé des Frères en juillet 2011, qui a participé à la fondation du Parti du Courant Égyptien de tendance post-islamiste.

Au-delà des noms les plus connus, ce réseau est particulièrement étendu et se manifeste par des actions de nature variée. La campagne électorale d'Abou el Foutouh en constitue un des exemples les plus intéressants : non seulement Facebook et Twitter ont été largement utilisés pour permettre l'échange et la confrontation en continu avec de potentiels électeurs, mais les promoteurs de la campagne ont utilisé GoogleDocs pour lancer un « programme interactif » ouvert aux suggestions, ajouts et corrections de tout le monde. Une équipe était chargée de recueillir en permanence les opinions des gens sur différents thèmes, *online* et *offline*, et de les intégrer graduellement au programme. Un modèle de participation active qu'aucun autre candidat n'avait encore expérimenté dans le monde arabe.

Rassd News Network, par le biais duquel des activistes islamistes tentent de monter une antenne de « journalisme citoyen » fortement ramifiée sur le territoire, peut être considéré comme un autre exemple d'expérimentation intéressante. Bien que sa page Facebook ait été souvent accusée de constituer une sorte de cinquième colonne des Frères musulmans au sein de l'activisme 2.0, son succès, avec presque deux millions de « likes », ne fait pas de doute. Certes, certains de ses fondateurs, comme Oussama Tolba et Abdoullah al Fakharani, font partie des jeunes membres des Frères ; mais ils nient tout financement direct de la part de l'organisation, et affirment ne lui faire aucune propagande. Du reste, l'équipe du Rassd Network ne compte pas que des islamistes, et le site est en train de créer l'un des réseaux de journalisme citoyen les plus capillaires du pays.

Tout aussi intéressants sont les groupes basés sur l'humour. La page Facebook « Nous aussi on plaisante, Sawiris » se moque du patron de Mobinil qui avait publié sur son compte Twitter une image montrant Mic-

key Mouse affublé d'une barbe de salafiste et Minnie vêtue d'une burka accompagnée du commentaire : « après la prise du pouvoir par les islamistes ». Le milliardaire avait ensuite minimisé la chose, affirmant que c'était une plaisanterie.

Bien que le contenu varie, les modalités de construction du contenu et de participation de la part des groupes islamistes sont identiques à celles qui caractérisent l'activisme 2.0 en général : humour, participation et interaction, relations horizontales et flexibles qui supportent mal quelque forme d'autorité quelle que soit.

Même les salafistes ont commencé à utiliser les réseaux sociaux de façon plus efficace après la révolution ; et Facebook en particulier. Ici encore, ce ne sont pas les organisations structurées comme le parti Al Nour qu'il faut observer, mais les différents réseaux. Les *hazimun*, les groupes qui ont soutenu la candidature d'Abou Ismaïl jusqu'à son exclusion de l'élection, en fournissent un exemple digne d'intérêt. La page Facebook officielle du candidat a en effet réussi à enregistrer environ 600 000 inscrits en très peu de temps, faisant émerger de façon inattendue une sorte de « mega-underground » de salafistes utilisateurs de Facebook. Comme l'a affirmé Alaa Abdel Fattah, les réseaux salafistes sont isolés de ceux des autres groupes sur Facebook, et lui-même avait dû rencontrer physiquement des activistes salafistes au cours de manifestations avant de pouvoir entrer en contact avec cette réalité. Et pourtant, ici aussi, il est intéressant de remarquer que ce sont justement ces groupes qui ont régulièrement réussi à dépasser leurs divisions idéologiques pour entrer en synergie avec d'autres composantes révolutionnaires à l'occasion de certaines actions politiques. C'est ce qui s'est passé par exemple lors du sit-in devant le ministère de la Défense en mai 2012.

Dernier exemple, le groupe Salafyo Costa : un groupe constitué de salafistes mais qui intègre aussi d'autres éléments, et qui vise à favoriser le dialogue avec d'autres positions politiques, y compris la gauche. Le groupe utilise Facebook pour diffuser ses initiatives, et poste sur Youtube des vidéos qui jouent sur les préjugés réciproques.

Ces quelques exemples permettent d'illustrer la façon dont l'islam politique égyptien assure sa présence sur le web 2.0, de façon généralement indépendante des organisations traditionnelles. Le web 2.0 transforme les modalités d'action politique en général, et modifie donc aussi les dynamiques de participation des acteurs islamistes.

La Tunisie en revanche présente un cas très différent. Impossible de constater ici le développement d'un réseau indépendant de blogueurs ou de net-activistes de tendance islamiste comparable à celui qui existe en Égypte. En effet, la blogosphère tunisienne apparaît comme très sécularisée, et tous ses membres les plus

importants, ou ses communautés telles que Nawaat, se situent à gauche sur le spectre politique.

Toutefois, en Tunisie aussi, de nombreux net-activistes proches de Ennahdha contestent l'idée selon laquelle les protagonistes de la révolution 2.0 sont étrangers à la sphère islamiste. Selon eux, la célébrité des blogueurs tunisiens appartenant au camp laïque est avant tout due à la décision de Ben Ali de faire arrêter certains d'entre eux, tels que Slim Amamou, Hamadi Kaloutcha et Aziz Amami en janvier 2011. Les médias internationaux auraient fait le reste. Mais, affirment les activistes de Ennahdha, les islamistes utilisaient déjà Facebook à cette époque-là comme moyen fondamental de mobilisation et de diffusion d'images et de vidéos ; simplement, ce rôle ne leur a jamais été reconnu.

En Tunisie, la sphère internet apparaît donc comme beaucoup plus polarisée qu'en Égypte, et le camp islamiste semble dans tous les cas être dominé par Ennahdha bien plus qu'il ne l'est par les Frères en Égypte.

### Les organisations islamistes et le web 2.0 après les révolutions

**A**vant la révolution, lorsqu'un journaliste avait demandé à Gamal Moubarak ce qu'il pensait de la jeunesse Facebook, il s'était mis à rire et avait demandé à un autre journaliste de répondre à sa place.

Aujourd'hui, les soulèvements en Tunisie et en Égypte et le rôle présumé joué par les réseaux sociaux amènent toutes les forces politiques à se pencher avec une attention croissante sur le monde du web 2.0. Les organisations et les partis ont commencé à comprendre qu'il était essentiel d'utiliser les réseaux sociaux de façon plus organisée.

Ennahdha et les Frères musulmans ont multiplié les efforts en ce sens. Ikhwanweb a ouvert un compte Twitter en anglais géré par une jeune étudiante, et semble pour la première fois suivre avec une certaine efficacité les règles d'interactions caractéristiques du web 2.0.

De son côté, Ennahdha est entrée en contact avec plusieurs groupes Facebook créés spontanément par de jeunes sympathisants sur tout le territoire pour assurer auprès d'eux la diffusion de ses valeurs. Dans un pays dont le leadership a souffert pendant des années de la prison ou de l'exil, quelques éléments du parti pensent utiliser Facebook dans le cadre d'une stratégie plus large pour combattre les idées salafistes qui souvent pénètrent ses bases.

Le danger est naturellement que ces organisations décident d'utiliser le web 2.0 comme outil de propagande plus que de dialogue. De nombreux activistes accusent Ennahdha et les Frères d'avoir créé des armées digitales chargées de défendre leurs points de vue sur le réseau.

Mais jusqu'à quel point cette stratégie, si elle existe, sera-t-elle efficace ? Cela reste à voir. ■